

Politis nous attaque, et Trax lui répond

Dans son numéro du 2 juin 2011 (n°1155), *Politis*, hebdomadaire citoyeniste voire alter-capitaliste, nous attaque pour une critique de la techno, publiée, comme le reste de nos livres, à l'Echappée. Chacun bien sûr est libre d'écrire ce qu'il veut de nos ouvrages. Mais les balourdises d'un techno-progressiste *standard* sont un tel régal pour les gourmets que nous n'avons pas voulu en priver nos lecteurs. On trouvera ci-après (p.3) la page qu'il nous consacre, sous le titre : « *La techno, une musique qui dérange (encore)...* ».

L'auteur y découvre qu'il se trouve (encore) des gens pour critiquer les ordinateurs et devinez ce qu'il leur rétorque ? Bravo : le retour à la marine à voile et aux lampes à huile. Ce qui nous change des sempiternelles injonctions à retourner dans les grottes d'Ardèche éclairées à la bougie. Pour un peu, il croirait nous démasquer en nous traitant de luddites.

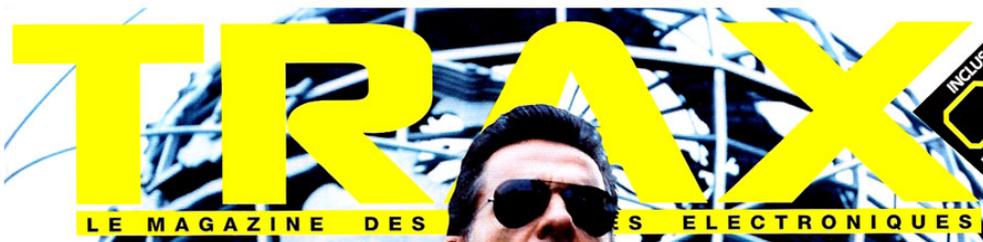
Voilà un discours qui rafraîchira les anti-nucléaires, anti-OGM, anti-nanotechnologies et tous les opposants à la tyrannie technologique : pour une fois, ils ne sont pas traités d'obscurantistes, mais de « *réactionnaires* », par un garçon bien de son temps et fier de sa bien-pensance progressiste, qui ânonne la ligne officielle sur la technologie (vous savez, « *la technologie est neutre, tout dépend de ses usages* »).

Croyez-le ou non, ce mois-ci, pour une réponse sur les liens de la techno avec le capitalisme *high tech*, et sur « *la société moderne où se mélangent progrès, consommation, commerce, capitalisme, technologie et techno* », mieux vaut lire *Trax*, « le magazine des musiques électroniques » (juin 2011). Le voici.

Pièces et main d'œuvre
Grenoble, le 4 juin 2011

Pour juger sur pièce :

Techno, le son de la technopole,
Pièces et main d'œuvre
Editions L'Echappée, collection Négatif
avril 2011
98 pages, 8 euros



10 LIVRE

Juin 2011

WWW.MAGAZINETRAX.COM

CAPITALISME TECHNO

LE COLLECTIF D'AUTEURS GRENOBLOIS PIÈCES ET MAIN D'ŒUVRE SIGNE UN LIVRE PAMPHLET SUR LA SOCIÉTÉ TECHNOLOGIQUE ACTUELLE, ET LA MUSIQUE QUI LA RYTHME, LA TECHNO.

PAR OLIVIER PERNOT
PHOTO PIÈCES ET MAIN D'ŒUVRE

« La techno émerge au moment de l'expansion des technopoles. Les beats électroniques ne suppriment en rien l'aliénation de la machine, mais ils accompagnent l'émergence du capitalisme high-tech, partageant sa soumission à la tyrannie technologique. » Dans son livre pamphlet « Techno, le son de la technopole », le collectif d'auteurs Pièces et Main d'Œuvre livre une critique de la société technologique / informatique où la machine remplace l'homme, où la techno est devenue la bande-son de cette modernité.

Les auteurs partent de l'exemple de Grenoble, leur ville, de son évolution des Jeux Olympiques de 1968 à la place de technopole actuelle qui allie recherche, université, industrie et pouvoirs publics. Le ton est incisif, les mots sont durs. Contre les pouvoirs publics, contre les scientifiques, contre les artistes ou organisations de la scène électro locale (The Hacker, le festival Hadra), contre tout et tous, ils dénoncent collusion et arrangements entre ses différents acteurs. La rébellion de la techno se serait-elle diluée avec le temps dans l'argent privé et public ? Le livre balie cette éventualité : « La techno ne s'est pas reniée, il n'y avait simplement rien de subversif en elle. Comme le commerce équitable et le développement durable, elle est soluble dans le capitalisme qu'elle stimule. »

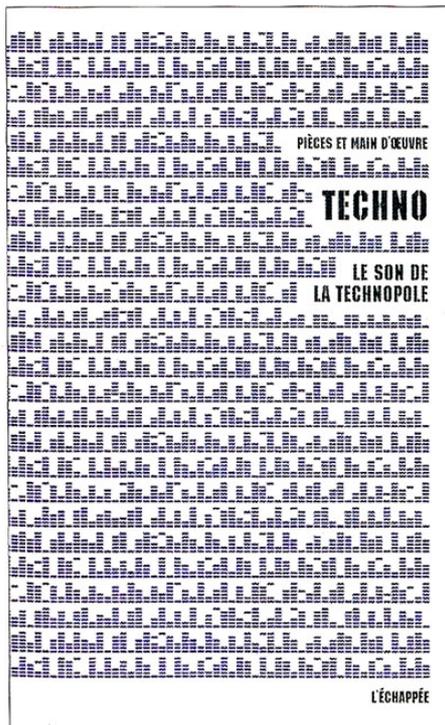
Dans un récit désabusé, mais réaliste, les auteurs font ensuite une analyse froide de cette musique mécanique, de la rave, « défouloir brutal de la jeunesse urbaine

branchée », et des festivals techno, « carnivals high-tech ». Le titre du chapitre est sec : « L'assommoir électronique ». Extrait : « Le bruit possède le corps des danseurs vaincus. livres de leur abandon à la cadence machinique. » L'ouvrage relève ainsi le malaise et l'angoisse des participants aux raves, qui font office de fusion sociale, un terme souvent associé aux fêtes techno.

CITÉS INDUSTRIELLES

Il tisse également les liens avec le monde ouvrier, l'usine, la cadence des machines, le bruit, l'isolement de la personne dans la masse sonore, et analyse les rapports homme-machine, avec un constat sans appel : « Les accros à la techno connaissent, dans leur abandon aux sons électroniques, un avant-goût de cette possession technologique. » L'inverse d'une réponse festive et subversive au silence des usines, la techno étant née dans les cités industrielles désaffectées (Detroit, Manchester, Düsseldorf, Berlin, Sheffield).

En seulement une centaine de pages, ce passionnant ouvrage offre une critique implacable de la société moderne où se mélangent progrès, consommation, commerce, capitalisme, technologie et techno. Un point de vue sans appel, qui ouvre et alimente la réflexion : « Loin de s'affranchir de l'aliénation de la machine, la techno esthétique celle-ci. »



« TECHNO, LE SON DE LA TECHNOPOLE », COLLECTIF PIÈCES ET MAIN D'ŒUVRE. ÉDITIONS L'ÉCHAPPÉE, 98 PAGES, 8 EUROS. WWW.PIECESETMAINDOEUVRE.COM

DÉBATS & IDÉES

“ La techno, une musique qui dér



Techno. Le son de la technopole, Pièces et main d'œuvre, éd. L'Échappée, « Nigami », 96 p., 8 euros.



Machine Soul. Une histoire de la techno, Jon Savage, éd. Allia, 64 p., 3 euros.

De Gaulle, en son temps, avait déclaré :

« On peut bien sûr regretter le temps de la marine à voile et des lampes à huile. »

C'est un peu ce qu'on a envie de dire d'emblée à la lecture de ce *Techno. Le son de la technopole*. Pourquoi s'en prendre à un style de musique ? Pourquoi cette musique dérange-t-elle ? Les éditions de L'Échappée, drapeau noir brandi en guise de logo, souvent mieux inspirées, et le collectif Pièces et main d'œuvre s'en prennent en effet, clichés en tête, tête baissée, plus de trente ans après son apparition dans les villes industrielles américaines, à un genre musical. La « techno ». Genre musical qui a d'ailleurs l'habitude de subir les plus vives attaques.

On est un peu surpris de l'origine de celle-ci. Attaquer la « techno » (qui n'est d'ailleurs qu'un courant particulier de la musique électronique) est en effet on ne peut plus courant, ou *mainstream* comme disent les Anglo-Saxons. Un peu comme certaines personnes se disent « contre » l'art contemporain. Les camarades aimeront sans doute le punk-rock ou le hard-metal, la musique classique, le répertoire musette ou les chansons à textes, c'est selon – et c'est bien leur droit.

Mais vouer aux gémonies un style de musique en tant que tel est une démarche pour le moins étonnante. Voir absurde. On a donc droit au fil des pages à tous les poncifs sur la « techno » : « *assommoir électronique* », « *rejet du langage musical* », « *simulacre* » de musique « *qui élimine toute parole* », porteuse de « *violence* », de « *soumission* », ou même de « *possession* »... On croirait entendre l'attaché de communication du député Mariani (UMP, devenu depuis secrétaire d'État), jadis auteur d'un texte de loi contre les « raves-parties » : danger-pour-notre-belle-jeunesse !

Le collectif d'auteurs-enquêteurs avait jusqu'ici publié plusieurs petits livres mettant en garde contre les méfaits des nanotechnologies, du téléphone portable, des « *puces intelligentes et [contre] le mouchardage technologique* » ou « *la police des populations à l'ère technologique* ». Alerter contre les dangers de l'utilisation de certaines technologies par le pouvoir est louable ; l'utilisation répétée du terme « *totalitaire* » prête souvent à caution. C'est entendu, le collectif Pièces et main d'œuvre a une saine répulsion pour les « *machines* », véritables créations sataniques concourant à asservir l'espèce humaine. Mais de là à s'en prendre à un style de musique, toute répétitive

Deux ouvrages s'intéressent à la musique électronique.

L'un y voit une forme porteuse d'aliénation, l'autre (comme il se doit) un genre novateur appartenant à l'histoire de la musique.

qu'elle soit et produite entièrement par des ordinateurs, prêterait à sourire si l'on ne relevait pas la violence crue du livre.

Outre les accusations attendues de collusion entre élus locaux, musiciens et organisateurs de ces « soirées techno » honnies – mais où vont s'amuser des milliers de jeunes –, le livre relaye les sempiternelles rengaines répétées depuis les années 1980 sur la musique électronique, dans un style pompeux : « *En confiant aux machines le soin de produire le son, la techno a supprimé les conditions physiques de l'exécution de la musique. Éliminés le toucher, le souffle, la tenue de l'instrument, l'intention musicale transmise à celui-ci par le corps – bref, le jeu et le geste du musicien ; place à la table de mixage et aux potentiomètres, au séquenceur, aux plugs-in, aux logiciels de traitement numérique du son, à l'ordinateur.* » L'ordinateur, voilà l'ennemi ! On se demande soudain si Pièces et main d'œuvre a écrit son petit livre au crayon de bois... On pense aussi entendre certains critiques musicaux du XVII^e siècle, fustigeant l'arrivée des nouveaux instruments à cordes et du piano pour mieux regretter la viole de gambe et le clavecin ! Et le collectif de comparer les adeptes de cette musique à des « *autistes* » (sic), évidemment drogués jusqu'à la moelle, coupables d'aimer cette « *bande-son* » du « *techno-monde unifié* ». Mais le meilleur intervient lorsqu'il mêle à ces attaques pour le moins classiques celles

contre le « *fatras conceptuel de Deleuze & Guattari Inc* ». Ouarf, puis-je dire à mon tour !

On ne saurait donc trop inviter le lecteur à délaisser cette littérature aux relents réactionnaires pour s'intéresser à la genèse et au développement de ce mouvement musical depuis plus de trente ans, grâce à l'ouvrage de Jon Savage, *Machine Soul*. On imagine qu'un tel titre fera d'emblée frémir d'horreur les émules de Pièces et main d'œuvre. Or, ce petit texte, au départ un article paru dans le très new-yorkais *Village Voice*, de ce journaliste déjà auteur du superbe volume *England's Dreaming* (également traduit chez Allia, en 2002) sur l'histoire du punk outre-Manche, montre les influences musicales diverses sur les premiers créateurs de musique électronique à Chicago et surtout à Detroit, le grand Derrick May en tête. Celui-ci rigola un jour de la musique qu'il avait créée : « *C'est quelque chose d'exactement semblable à Detroit : une erreur totale ! Comme si George Clinton et Kraftwerk s'étaient retrouvés coincés dans un ascenseur.* » Une erreur promise

Des drogués autistes, les amateurs de musique techno ? Ou des milliers de jeunes qui partagent un moment festif ?

VERHAEGEN/AFP

